coll. comple[illegible]

édition originale de cette rare brochure qui est en fait une réfutation des opinions de Linguet qui prétendit dans ses annales que le pain était une denrée malsaine appauvrissante et dépopulatrice.

INED ne connait pas cette édition.

Se trouve chez F. Roth & Cie libraires à Lausanne

LETTRE

A

M. HIRZEL,

CONSEILLER D'ETAT

A ZURICH, &c. &c.

SUR

LE BLED ET LE PAIN,

PAR

M. TISSOT, D. M.

A LAUSANNE,
Chez ABR. LOUIS TARIN.
Avec Privilege.

M. D. CC. LXXIX.

Et quæ delicias vitæ mortalis in omnes
Partitur Natura plagas, dedit omnibus agris
Triticeas, alimenta virùm communia, fruges.

LETTRE

A

M. HIRZEL,

SUR

LE BLED ET LE PAIN.

INstruit souvent dans les ouvrages de M. LINGUET, je les lis toujours avec empressement & avec la confiance de m'y instruire encore ; mais la confiance la mieux fondée ne doit jamais aller jusques à empêcher l'examen, & celui que j'ai fait de sa *dissertation sur le bled & sur le pain*, (*a*) ne m'a pas permis

(*a*) *Annales Politiques, Civiles & Littéraires*, Tome 5. pag. 429.

d'adopter ſa façon de penſer ſur ces deux objets ſi intéreſſans pour l'humanité; je crois même qu'il ſeroit dangereux qu'elle devint celle de beaucoup de gens; & comme quand un homme qui a autant de génie, de ſavoir & d'éloquence, entreprend d'établir une opinion, il eſt fort à préſumer que quelle qu'elle ſoit, il perſuadera une partie de ſes lecteurs, j'ai cru qu'il pourroit être utile de répandre les réflexions que j'ai fait, en liſant ce ſéduiſant *Mémoire*; je vous les ſoumets, Monſieur, comme à un des juges les plus compétents; occupé par état & par goût de tout ce qui peut avoir rapport à la richeſſe de votre Patrie, & à la conſervation de vos concitoyens; profondément verſé dans toutes les branches de l'œconomie, de l'agriculture, & de la

médecine, vous ferez à même de discuter les objections contre l'usage du pain & mes observations; votre décision sera sûrement du plus grand poids.

M. LINGUET établit que la culture du bled est ruineuse, & que le pain est un aliment très-mal sain. Le dernier de ces principes est proprement le seul qui soit du ressort de la médecine, je me permettrai cependant aussi d'examiner le premier, puisqu'il seroit bien moins important de justifier le pain, si la culture du grain qui le fournit étoit ruineuse.

C'est une vérité de fait dans quelques pays, qu'un arpent de terrein semé en blé, (*b*) rapporte moins qu'un

(*b*) L'arpent le plus ordinaire dans ce pays, où on l'appelle *pose*, est de quarante mille pieds quarrés : celui de Paris,

arpent de vigne, ou qu'un arpent de bons prés; & par là même une communauté qui aura mille arpens de champs ordinaires, retirera de ſa recolte moins de profit que celle qui aura mille arpens de vigne, ou mille arpens de prés, mais ce n'eſt pas la faute du bled, c'eſt celle du terrein : on l'a ſemé en bled, parce qu'il auroit été mauvais pré ou mauvaiſe vigne, & ſi la récolte eſt moins conſidérable dans l'arpent de champ que dans celui de pré, c'eſt toujours parce que

---

de cent perches, à 18 pieds la perche, eſt de 32400; mais le pied de Berne étant plus petit que celui de Paris, dans le rapport de 1300 à 1440, l'arpent de Paris contient 36735 pieds de Berne, & la différence n'eſt que de 2265 pieds; ainſi on peut prendre l'un pour l'autre, ſans erreur importante.

le fond de l'un eſt moins bon que celui de l'autre : ſi l'on ſemoit en bled un ſol très-bon ſans le ſécours des égayages, je ſuis perſuadé qu'on en retireroit toujours plus d'intérêt en champ qu'en pré : on ne peut pas faire la même comparaiſon pour la vigne, parce qu'elle veut une ſituation particuliere ; mais le bled eſt plus accommodant que le foin ; quoique ce ſoit deux plantes du même genre, il réuſſit dans des terreins où ce dernier ne viendroit pas, ou viendroit mal, & en ſi petite quantité qu'il ſeroit étouffé par les mauvaiſes herbes, ou deſſéché par l'ardeur du ſoleil : il a donc fallu dans les endroits où tout le terrein n'eſt pas bon, & c'eſt le plus grand nombre, donner le meilleur au foin, & mettre le bled dans le médiocre

ou dans le mauvais : on n'y fait pas de ſuperbes récoltes, mais on y recueille quelque choſe. S'il y a des pays preſque entierement ſemés en bled, qui ſont très-pauvres, ils ne ſont pas pauvres, parce qu'ils ont du bled ; mais parce qu'ils ne peuvent avoir que du bled ; leur ſol eſt ſi mauvais, qu'ils ne peuvent avoir que très-peu de fourrage, ils ne nourriſſent que les beſtiaux abſolument néceſſaires au labourage ; ils les nourriſſent mal ; & ils en perdent ſouvent ; ils ont peu d'engrais, leurs recoltes ſont petites, parce que les riches recoltes en tout genre ne ſe font que dans les terreins riches ou fort engraiſſés ; ainſi leur miſere ne vient que de ce qu'ils habitent un ſol ingrat. Ce qui prouve évidemment que c'eſt le terrein, & non pas le bled, qu'il faut accuſer ; c'eſt que par-tout où il y a

des prés & des champs, le prix du terrein à pré eſt infiniment plus conſidérable que celui du terrein à bled. Dans la généralité de ce pays, le rapport eſt à peu près de dix à un : il y a même tel arpent de pré, pour lequel on en auroit trente de champs, & tel arpent de vigne, pour lequel on en donneroit cent de terres labourables. Les endroits où tout le ſol ne peut produire que du bled, ſont pauvres, mais dans ceux où le terrein peut fournir du fourrage & de belles recoltes en graine, les habitans ſont aiſés & heureux à moins qu'ils ne ſoyent grévés par les impoſitions : on en trouveroit pluſieurs exemples dans ce pays, que M. LINGUET n'a pas vû aſſez à loiſir pour s'en appercevoir ; & ſûrement ce doit être la même choſe par-tout. La Flandre, le Bra-

bant, quelques parties de l'Allemagne, & de la Pologne, le Milanez, l'Angleterre, qui fourniſſent des quantités conſidérables de graines, ſont des pays riches par l'abondance du néceſſaire, & par la quantité d'argent que le ſuperflu de leurs graines y fait entrer; s'il s'y trouve des pauvres, ce n'eſt point l'exiſtence du bled qui en eſt la cauſe, c'eſt ſon inégale diſtribution : quelle que ſoit la denrée que l'on recolte, ſi l'on recolte pour autrui, on eſt dans l'indigence. Il y a des Provinces où des terreins de pluſieurs lieues, ſemés en graine, appartiennent à un Seigneur ou à un Chapitre; le payſan égrené au milieu de cette opulence, doit être pauvre; ce n'eſt pas parce qu'il y a du bled, c'eſt parce qu'il n'eſt pas à lui : s'il y a des pays où l'on recueille de ri-

ches moiſſons, & où cependant les propriétaires mêmes ſoyent pauvres, cette pauvreté ne vient pas de l'abondance, mais de quelqu'autre cauſe ; ſouvent de ce qu'ils ne ſont pas placés de façon à vendre leur grain ; & ſans doute ils feroient mieux d'en ſemer moins ; peut-être même que par-tout, on conſacre trop de terrein à la culture du grain ; ſi l'on en cultivoit moins on le cultiveroit mieux, & l'on auroit une plus forte récolte, à moins de fraix ; ainſi le gain ſeroit beaucoup plus conſidérable ; je reviendrai à cette idée plus bas : mais cela ne prouve rien contre le bled même, puiſque quand il eſt bien ſoigné, ſon rapport eſt très-conſidérable. Si généralement on ſeme plus du double de trop, ſi l'on ne ſeme que dans

des terres très-médiocres, si on les prépare mal, si l'on ne donne point la quantité d'engrais nécessaire, il en sera du bled, comme de toutes les autres recoltes; elle ne réussira pas, parce qu'elle est mal préparée.

Vous savez, Monsieur, que les expériences de MM. TULL, DUHAMEL, MOURGUES, & d'un grand nombre d'autres agriculteurs ont démontré l'avantage qu'il y a à semer beaucoup moins. Vous vous rappellez peut être que cette méthode, non plus que l'usage du semoir n'étoit point nouvelle, & qu'elle avoit été justifiée par les faits il y a plus de cent ans. On trouve dans les *Transactions Philosophiques* pour 1670, N°. 60. un *Mémoire* très-détaillé de M. EVELYN, dans lequel il donne, d'après le *Mémoire* Espagnol de M. le Cheva-

lier LUCATELLO, la description & les avantages d'un semoir employé en Espagne, sous le nom de *Sembrador*, dont l'inventeur, après en avoir fait des épreuves très-utiles & très-constatées à Vienne, en 1663, en présence de l'Empereur, l'avoit porté en Espagne où le Gouvernement avait ordonné de nouveaux essais qui eurent tout le succès possible. On semoit les deux tiers de moins, & on recueilloit davantage. Les attentions qu'exige la construction de la charrue à laquelle s'adapte le semoir, celles qu'exige le labour, sont exposées très-nettement, & il y a grande apparence que c'est là où M. TULL a puisé ses découvertes. On voit aussi dans le même ouvrage que dès l'année 1665, la société Royale nomma un comité, pour s'occuper de tout ce qui avoit rapport

à l'hiſtoire & aux progrès de l'agriculture dans les trois royaumes. Ce comité publia les queſtions les plus intéreſſantes & les mieux faites ſur toutes les parties de l'agriculture, afin que de la connoiſſance de ſon état actuel, & des obſervations des habiles œconomes qu'on invitoit à les communiquer, on pût parvenir à perfectionner cette partie dont on ſentoit toute l'importance. Ces queſtions renfermoient preſque toutes celles qu'on a propoſées depuis lors, & il paroît que ce Comité s'occupoit ſans bruit des mêmes objets dont toute l'Europe s'eſt occupée depuis vingt cinq ans avec tant d'enthouſiaſme & d'appareil; mais je reviens à mon objet.

En ſuppoſant le rapport ordinaire

du bled de six & demi pour un, en semant comme on seme assez généralement à présent, ce produit devient de treize à un, si l'on séme la moitié moins, & c'est un beau produit.

Monsieur LINGUET étend un peu trop, je crois, le tems qu'exige la culture du bled. Un arpent de bled n'exige pas plus de quatre jours de culture par an pour le semer, deux pour le moissonner, autant pour y conduire les engrais; comptons-en six pour en battre la graine, deux pour la moudre, c'est seize, & il n'y a plus rien à faire pour cet article : supposons une famille de six personnes, trois hommes & trois femmes, trois arpens leur donneront du grain au delà de leurs besoins, & leur prendront quarante huit jours de travail, & même sur ces qua-

rante huit, il n'y aura que les jours de moiſſon qui occuperont toutes les femmes, ceux de triage, s'il eſt néceſſaire, n'en occuperont que deux; elles ne ſe mèleront ni de la ſemaille, ni de la conduite des engrais; la mouture & la cuiſſon occupent peu les hommes, qui ne ſeront même pas toujours occupés tous les trois aux autres parties de ce travail, tout le reſte du tems eſt conſacré à d'autres ouvrages. Je ſais bien que ſi l'on cultive plus de terrein, il faudra plus de tems, quoique le temps néceſſaire à la culture des champs n'augmente pas tout-à-fait dans la même proportion que leur étendue; mais alors c'eſt un tems donné au commerce; ce n'eſt plus un tems que l'on doive à la proviſion néceſſaire de ſubſiſtance, & l'on peut étendre ſi loin ce commerce que l'on n'aura pas du tems pour y ſuffire. Les prés qui s'ar-

roſent, les ſeuls véritablement riches, exigent des ſoins journaliers pour cet arroſage, au moins ſix mois de l'année; la recolte en exige auſſi. La culture de la vigne exige beaucoup plus de tems encore, & voilà pourquoi ſi l'on croit qu'un vigneron peut ſoigner un certain nombre d'arpens de vigne, on penſe qu'un laboureur peut ſoigner un domaine huit ou dix fois plus conſidérable. Je ſais bien que l'une de ces cultures exige des beſtiaux, & que l'autre n'en exige pas; mais ces beſtiaux même, bien conduits, loin d'être couteux, augmentent le rapport du fonds; ainſi il ne faut point les enviſager comme une dépenſe. Le bled eſt ſujet à beaucoup d'accidents, mais la vigne eſt ſujette à un bien plus grand nombre, & les accidens qu'éprouve la vigne privent de recoltes, quelquefois pour pluſieurs

années; ceux qu'éprouvent les champs n'en privent que pour l'année courante; & comme les frais de culture de la vigne, pour laquelle on ne peut employer que les bras d'homme, ſont beaucoup plus conſidérables, le vigneron qui fait de plus fortes avances que le laboureur, perd par là beaucoup davantage.

Le foin même eſt ſujet à des accidents très-fréquents & très-fâcheux; la récolte en eſt extrêmement difficile, & quand il eſt mal recolté, il devient très-dangereux pour les beſtiaux. Un ſeul fait prouve la caſualité des foins, c'eſt que le prix en varie autant que celui des graines.

Les accidents occaſionnés par l'inflammation ſpontanée des regains ne ſont pas ſi rares, & l'on n'a rien à craindre de ſemblable des bleds. La conſerva-

tion des vins eſt au moins auſſi difficile que celle des graines, & les accidents étant plus ſubits, on eſt moins à même de les prévenir. Les accidents du grain, quand il a été bien recolté, n'ont preſque lieu, que quand on veut en faire des amas très-conſidérables, & perſonne n'ignore qu'il y a des moyens ſûrs de les prévenir : on peut dire que ſi le bled ne ſe conſerve pas, c'eſt la faute de l'homme; la nature l'a fait pour pouvoir exiſter très-longtems, & l'on a des obſervations ſi averées là deſſus, qu'il n'eſt pas poſſible de douter que ce ne ſoit la graine comeſtible, la plus durable. Les ſoins qu'exige la mouture lui ſont communs avec toutes les autres; les accidents que toutes ces graines éprouvent, ſont auſſi conſidérables que ceux du bled; leur rapport n'eſt

pas plus sûr, & enfin la paille du bled est d'un usage beaucoup plus étendu & plus important que celle de toutes ces plantes. Le mays & les millets effritent considérablement les terres, & dans les pays où le mays réussit le mieux, les propriétaires, en donnant leurs fonds à ferme, spécifient qu'on ne pourra mettre en mays qu'une certaine portion de terres labourables; & en Piémont, l'un des pays où l'on en cultive le plus, cette portion ne va qu'à quatre dix-huitiemes. Quant au ris, personne n'ignore qu'il ne vient que sous l'eau, & que des six mois qu'il passe en terre, il faut tenir le terrein inondé pendant près de quatre; aussi les pays à rizieres sont des pays extrêmement mal sains, & dans le comté de Verceil, un homme de

quarante ans eſt un vieillard décrepit. La culture du ris eſt donc mal ſaine, (*c*) & loin d'être encouragée dans un Etat, on doit peut-être veiller à ce qu'elle ne s'y introduiſe pas, puiſque ſuppoſé même qu'elle fût très-avantageuſe du côté du lucre, il faut chercher à faire vivre les hommes, avant que de chercher à les enrichir. Le conſeil ſouverain de Rouſſillon la défendit, il y a environ quarante ans, parce que l'on crut que les exhalaiſons des lieux où on le ſemoit, avoient occaſionné

(*c*) La culture du ris de montagne ſeroit ſans doute plus avantageuſe ; mais outre qu'il eſt incertain s'il réuſſiroit en Europe, il faut qu'il y ait bien des difficultés à s'en procurer, puiſque le zele & l'ardeur de M. POIVRE, le premier qui nous l'ait fait connoître, n'a pas pu parvenir à les ſurmonter.

des maladies & des mortalités. (*d*) D'ailleurs, le ris, outre l'humidité, exige la chaleur, & ne viendroit pas bien au delà du 46 ou 47e degré de latitude; peut-être même qu'il y conviendroit moins. M. RYE, obſervateur très-exact, a conſtaté qu'il diminuoit la tranſpiration : ainſi, s'il peut être convenable dans les pays où elle eſt très-abondante, il le ſera moins dans ceux où elle eſt déja foible. Il paroit par tout ce que je viens de dire, & qui pourroit être ſoutenu d'un grand nombre de détails, que le bled n'eſt point une denrée dont la culture ſoit appauvriſſante par elle-même; qu'à

(*d*) Les gens des montagnes qui deſcendent en Automne dans les Vallées du Piemont, pour la recolte du ris, y contractent preſque tous la fievre.

égalité reſpective de ſol, elle eſt auſſi avantageuſe qu'aucune autre; que ce grain réuſſit même, au moins médiocrement, dans des terreins & dans des ſituations preſque inutiles pour d'autres plantes: on peut ajouter que c'eſt la graine qui s'accommode le mieux de tous les climats, & que s'il y a des pays ſemés preſque tout en bled & pauvres, c'eſt la faute du pays, ou des circonſtances étrangeres, & non pas celle de cet utile grain. La comparaiſon entre la population de quelques provinces à bled qui ſont peu peuplées, & d'autres à vignes & à paturages qui le ſont davantage, prouve ſimplement qu'un ſol eſt plus fécond que l'autre; & un ſol fécond doit nourrir plus d'habitans.

Perſonne ne pourroit aſſigner mieux que M. LINGUET les cauſes de

l'asservissement de l'Empire Romain, par les nations du nord; mais ce n'est pas sérieusement qu'il a dit qu'elles avoient été capables de le détruire, parce qu'elles n'avoient pas du bled; & que la population y étoit tarie depuis l'introduction de cette graine. Je ferai trois observations sur ce passage.

Premierement les armées de GUSTAVE ADOLPHE, de CHARLES XII, du ROI de *Prusse* nourries de pain, seroient bien aussi redoutables aujourd'hui pour les Italiens qui en mangent moins qu'on n'en mangeoit dans le temps des Scipions, que leurs ancêtres l'étoient, il y a quatorze cents ans, pour les derniers Romains. Et puisque M. LINGUET parle de conquêtes, qui fait mieux que lui que ces

Grecs qui vivoient de pain, ces Romains qui ne vouloient que des jeux & du pain, asservirent tous les peuples connus, parmi lesquels il y en avoit beaucoup qui en mangeoient moins qu'eux? La ration de pain du soldat Romain étoit beaucoup plus forte que celle des soldats de nos jours, & ils étoient bien aussi vigoureux: on donnoit au soldat Romain soixante quatre livres de froment par mois, qu'il lui étoit défendu de vendre ou d'échanger; on ne lui donnoit que rarement du fromage, du lard ou quelques légumes; le froment faisoit donc presque toute sa nourriture, & sa ration étoit plus que double de celle des soldats de nos jours; il la mangeoit en pain, en bouillie, en galettes; & les épidemies putrides ne le fauchoient pas, comme elles

fauchent actuellement les armées ; le bled ne nuiſoit donc ni à ſa force, dont on peut juger par tout ce qu'il avoit à porter, ni à ſa bravoure, ni à ſa ſanté ; peut-être même que le plus ſûr moyen de prévenir les épidemies dans les armées, où il eſt ſi difficile que le ſoldat ait de bonnes proviſions animales, ce ſeroit de le remettre à la diette du ſoldat Romain.

En ſecond lieu, il eſt très-douteux que ces contrées fuſſent plus peuplées alors qu'elles ne le ſont aujourd'hui ; il eſt même très-vraiſemblable qu'elles l'étoient moins. Enfin, ces peuples du nord ne manquoient point de froment; c'étoit la baſe de leur nourriture & de leur boiſſon ; & ſans parler des autres auteurs qui l'atteſtent,

TACITE

TACITE eſt poſitif ſur cet article (*e*).

Une ſeconde remarque de M. LINGUET, c'eſt que de 900 millions d'hommes, il y en a à peine 50 millions qui ſe nourriſſent de bled ; mais ici il y a ſans doute une faute d'inadvertence ou d'impreſſion, parce que quoiqu'il y ait quelques petits coins de l'Europe où le ris, le mays, le ſa-

(*e*) *Potui humor ex hordeo aut frumento.* De Morib. Germ. *ch.* 23. *Frumenti modum dominus injungit ;* ch. 25. *Agri per vices occupantur*, 26. *Non contendunt ut pomaria conſerant & prata ſeparent, & hortos rigent, ſola terræ ſeges imperatur.* Le bled étoit donc le ſeul objet de leur culture, & les bouillies de cette farine, les pommes ſauvages, le gibier frais, & le lait caillé paroiſſent avoir été leur principale nourriture.

raſin, les chataignes (*f*) ſont la principale nourriture du peuple, cependant on peut dire qu'il n'y a pas la plus petite province, ſi l'on en excepte une partie de la Laponie, où le bled ne ſoit pas la baſe de la nourriture; & aſſurement l'Europe contient non ſeulement plus de cinquante, mais plus de cent vingt millions d'hommes, & ce n'eſt pas en Europe ſeulement qu'on vit de bled. M. LINGUET fait un reproche à ce précieux grain de ne meurir qu'entre le 25 & le 60 degré, mais c'eſt préciſément à cette latitude qu'eſt la

(*f*) Le nombre des endroits où l'on vit de chataignes diminue journellement, & c'eſt une plainte des Oeconomiſtes François, que l'on a beaucoup détruit de chataigniers dans les Provinces où il y en avoit le plus, pour y établir des meuriers.

plus grande population ; c'eſt là où les hommes réuſſiſſent le mieux : le nombre des habitans de la Zone torride & de la Zone glaciale n'eſt rien en comparaiſon de celui des habitans des Zones temperées ; & peut-être que cette convenance entre les climats les plus favorables à l'homme & au bled, eſt une induction aſſez forte que l'un eſt deſtiné à l'autre ; d'ailleurs, il y a pluſieurs endroits de la Zone torride où le bled eſt cultivé, il eſt à préſumer qu'il peut venir dans beaucoup d'autres, & je pourrois hardiment demander à M. LINGUET quelle eſt la graine comeſtible qui s'accommode d'un plus grand nombre de climats, & ſurtout quelle eſt la graine qui ſoit répandue chez un plus grand nombre

de peuples? On la trouve dans toute l'Europe; en Egypte & dans toute la Barbarie, c'eſt-à-dire dans la partie la plus peuplée de l'Afrique; au Mexique; dans les bonnes provinces du Pérou, & dans celles du nord de l'Amérique; c'eſt le principal aliment des colonies Angloiſes, & depuis quelques années l'Amérique a pu envoyer des farines à l'Europe. Le bled nourrit pluſieurs provinces de la Perſe, du Mogol, de l'Indoſtan; on le trouve dans toute la Chine où il y a trois Provinces qui n'ont point de ris. Vous voyez qu'on le cultive chez tous les peuples cultivateurs & induſtrieux.

Il ne faut point tirer un argument contre le bled de ce qu'on ne le trouve point chez les peuples ſauvages ou chez les peuples errans; quelques-uns même de ceux-ci l'ont cultivé

de tout tems, j'ai encore Tacite pour garant ; ou dans les pays dont le sol n'admet avec avantage que quelques cultures particulieres, & il faut surtout plaindre ceux dont le terrain n'étant favorable qu'au manioc, a obligé les habitans à chercher les moyens d'ôter à cette plante sa vénénosité, pour pouvoir en faire leur aliment; il n'y a pas d'année que malgré ces moyens il n'empoisonne plusieurs personnes. C'est donc le bled qui est l'aliment le plus répandu chez tous les peuples civilisés, & c'est une forte présomption que c'est celui qu'il est le plus avantageux de cultiver. Mais on seroit cruellement trompé, en le cultivant, si c'étoit un aliment aussi mal sain que M. LINGUET l'établit.

Je ne suis point l'enthousiaste du

pain ; j'ai dit moi-même que le mauvais pain, & que l'abus seul du pain pouvoient nuire ; j'ai ajouté que dans quelques cas de maladies de langueur, le meilleur pain devoit être employé très-modérément ; il n'y a point d'aliment dont on ne puisse dire la même chose, mais il n'en est pas moins vrai que de tous les alimens, le pain de bled bien fait est le plus salubre ; & je suis trop attaché à la conservation, à la santé, & au bonheur du Peuple, pour qu'on me soubçonne de lui donner légerement quelque conseil rélatif à ces trois objets. Vous verrez dans le sixieme volume de mon ouvrage sur les maux de nerfs tout ce que j'ai écrit pour le dissuader de l'emploi de l'ergot, grain véritablement vénéneux que quelques

Médecins habiles, mais trompés par des obſervations incomplettes, regardent comme un aliment ſain, & dont on peut hardiment faire uſage; j'écris dans ce moment pour le préſerver contre le dégoût que pourroit lui inſpirer pour le bon froment un Philoſophe éclairé & éloquent, qui de quelques inconvénients particuliers a conclu à un danger général. Il me paroît auſſi néceſſaire à l'homme d'avoir du bon pain que dangereux d'en avoir du mauvais; & il eſt très-ſingulier que preſque dans le même moment, il y ait des hommes, bien intentionnés & fort-inſtruits, dont l'un lui déconſeille le premier comme un poiſon, pendant que les autres lui vantent le dernier.

Il faut des végétaux à l'homme; on

n'a trouvé aucune nation qui vécût uniquement de nourritures animales; toutes ont ou du pain ou quelque équivalent du pain, c'eſt-à-dire quelque ſubſtance farineuſe, végétale, qui prévient le dégoût de la diette toute animale, & la corruption qui en ſeroit une ſuite néceſſaire; on a employé à cet uſage juſques à l'écorce de ſapin; & je ne crains pas d'aſſurer que de tous ces végétaux, le pain fait de bled eſt le meilleur. De tous les reproches que lui fait M. LINGUET, il n'y en a aucun qui ſoit bien fondé: il eſt très-certain qu'en pilant ſimplement le grain de froment comme le mays, le ſarrazin, le millet, en le pétriſſant & en le cuiſant, il donne des galettes fort ſupérieures à celles que l'on fait avec toutes ces

farines; j'ai déjà dit plus haut que le soldat Romain le mangeoit sous quelqu'une de ces formes. Aucun de ces grains ne peut se manger crud; le froment est sans contredit le moins désagréable & le meilleur, mais si l'on ne vivoit que de froment crud, il aurait ses dangers, & M. *Van* SWIETEN en a vu de mauvais effets; toutes ces autres graines en auroient de plus funestes, s'il étoit possible d'en vivre. Le son qu'on lui reproche n'est que son écorce; toutes les autres graines ont la leur, & celle du froment est la seule qu'il soit quelquefois utile de conserver: il a l'inconvénient, comme ces autres graines, de donner, s'il n'est pas reduit en pain, un aliment un peu visqueux, difficile à digerer pour quelqu'un qui n'est pas robuste, & pro-

pre à donner des obſtructions, même aux hommes les plus robuſtes, s'ils menoient une vie très-ſedentaire, mais il l'a moins qu'aucune des ſubſtances que l'on conſeille de lui ſubſtituer, & on peut le lui enlever beaucoup plus aiſément, par le moyen facile de la fermentation à laquelle il eſt infiniment plus propre, & qui bien loin de corrompre la pâte, ne fait que lui ôter ce principe de viſcoſité, en développant l'air qui ſervoit de lien à ſes parties; elle la rend moins compacte, moins tenace, plus aiſée à digerer, plus ſalubre; ainſi, elle perfectionne le bled au lieu de le détériorer; & il n'eſt pas plus naturel de croire que le pain eſt un aliment corrompu, parce qu'on s'aide de la fermentation pour le faire bon, que de dire que le vin eſt une

boiſſon corrompue, parce qu'il eſt le produit de cette même fermentation. Quelle eſt la nourriture qui ait l'air auſſi propre, auſſi ragoutant que le pain, quelle eſt celle dont on ſe dégoute moins ? Si l'on pouſſe la fermentation trop loin, le pain ſera un peu aigre ; c'eſt un défaut, mais ce défaut même ne le rendroit pas mal ſain pour beaucoup de gens, & M. LINGUET s'eſt laiſſé tromper, en admettant " que de toutes „ les matieres que l'homme peut di„ gerer, ſans ſe détruire tout d'un „ coup, il n'y en a point qui ſoit „ plus nuiſible, d'une digeſtion plus „ laborieuſe & plus accablante ; elle „ fait, ajoute-t-il, un ſang épais qui „ ſe corrompt aiſément ; un des plus „ célebres aphoriſmes de Médecine.

» c'eſt que l'indigeſtion en eſt mortelle. " Ces aſſertions ont été trop légérement hazardées ſur la foi de gens qui n'avaient examiné que ſuperficiellement les effets du pain ; de toutes les farines & de tous les pains de graine, il n'y en a point dont on puiſſe manger une plus grande quantité, qui ſe digere plus aiſément, & qui faſſe un ſang moins ſuſceptible de corruption. Un ſang trop épais eſt l'effet d'une trop forte action des vaiſſeaux, & le pain ne les anime pas trop, quoiqu'il ne les laiſſe pas languir comme les autres farineux. Une décoction légere de pain eſt un aliment & une boiſſon ſalutaire dans les fievres putrides & aiguës, dans le cholera morbus. L'aphoriſme que cite M. LINGUET eſt une erreur des ſiecles les plus téné-

breux; j'oſe aſſurer que perſonne n'eſt jamais mort d'une indigeſtion de pain, & pour oppoſer à cette citation une autorité plus reſpectable que l'Ecole de Salerne, vous ſavez, Monſieur, qu'HIPPOCRATES remarqua dans une année où le froment avoit manqué, & où l'on fut obligé de vivre d'autres végétaux, beaucoup d'affections paralytiques, qui étoient la ſuite d'une mauvaiſe nutrition, & du relâchement des fibres. Quand les faits n'auroient pas encore démontré la ſupériorité du froment ſur les autres graines comeſtibles, elle le feroit par les belles expériences de MM. BECCARI, KERSEL-MEYER, ROELL & MACKER, ſur la farine. Ce gluten, cette ſubſtance animaliſée, abſolument inconnue il y a quarante

ans, qui fait le quart de la farine de froment, qui eſt preſque nul dans la plupart des autres farines, & qui paroît deſtiné à rendre cette farine beaucoup plus digeſtible, plus nutritive, puiſqu'elle a moins à perdre avant que d'être propre à nourrir, plus ſtimulante; ce gluten, dis-je, aſſure au pain de froment une ſupériorité ſur tous les autres; & il me paroît, que d'après toutes les obſervations & d'après une comparaiſon faite entre les habitans des pays qui n'ont point de froment, & ceux où il eſt la baſe de la nourriture, on pourroit établir que ce dernier eſt le ſeul qui ſoit favorable au développement des facultés. On peut avoir des hommes aſſez gros, aſſez grands, aſſez forts avec du mays, des pommes

de terre, du mill même ; mais je doute, Monsieur, que l'homme qui en vivroit, écrivit jamais *les Annales Politiques du seizieme siecle*, *les Plaidoyers* pour M. le duc d'Aiguillon, & les *Défenses* de M. le Comte de Morangiés, &c. Si l'Europe a la supériorité à tous égards sur les autres parties du monde, c'est peut-être au plus grand usage du froment qu'elle la doit; si plusieurs nations en mangent moins que d'autres, & paroissent les égaler à tous égards, c'est que la nature de leurs alimens & de leur boisson, en exige moins : celles qui boivent de la bierre, s'abreuvent d'un pain dissout, qui a le double effet du pain, de les nourrir & de prévenir la corruption des autres alimens : il y en a qui le mangent sous d'autres for-

mes extrêmement variées, qui mangent moins de pain, mais autant de farine, & enfin il y en a qui n'en mangent pas assez ; & cela contribue peut-être à produire chez elles les maladies qui les désolent. Les pays qui ont beaucoup de laitages, ont moins besoin de pain que les autres, & le montagnard par là même doit en faire peu d'usage. Mais que M. LINGUET y fasse attention ; c'est parce que le lait est très-analogue au pain ; c'est une nourriture en partie encore végétale, en partie déja animalisée : il renferme une substance semblable à ce gluten précieux du froment, & M. MACKER, dont les décisions font loi en chymie, a bien vu que la partie caséeuse du lait ajoutée aux grains qui ne contiennent que de l'amidon, feroit un des moyens

les plus propres à les rendre capables de faire du bon pain. Ce qui prouve encore la supériorité du froment sur les autres farineux, c'est qu'il est nécessaire pour faire les meilleures bieres, & que rien ne peut le remplacer. Cette réunion d'une substance animalisée, & d'une substance végétale dans le même grain, n'est-elle pas un caractere qui paroît le désigner pour la base de la nourriture d'un Etre qui, comme l'homme, paroît destiné à vivre de substances animales & végétales?

S'il y a des hommes décharnés, maigres, flétris, dans les pays à pain, ce n'est pas, Monsieur, parce qu'ils ne mangent que du pain; puisque les Légions en vivoient & se portoient bien, c'est parce qu'ils n'en mangent

pas assez, ou qu'ils le mangent mauvais ; ils ne sont pas assez nourris, ou ils sont nourris d'un aliment mal préparé, & ils sont excédés de fatigue. S'il y a une petite contrée dans les Pyrenées où chaque maison offre un patriarche, & chaque jardin récele un heureux, avec son mays, qui ne croiroit point sur bien d'autres montagnes, " c'est qu'ils ignorent entiérement „ nos mœurs, & sont assez sages pour „ n'avoir en aucune maniere l'ambition „ de les connoître ": cette façon de penser les rendroit tout aussi heureux avec des bouillies de froment qu'avec celles de bled turc. Dans ces pays, la vivacité de l'air prévient les inconvéniens que le genre de nourriture pourroit occasionner dans d'autres endroits. Il est bien heureux que l'on

puiſſe vivre ſans pain dans les pays où il n'en peut point croître, & où il ne croîtroit pas de quoi donner en échange contre celui dont ils auroient beſoin; mais il eſt bien heureux auſſi, que dans les pays où il ne croît rien, mais où l'induſtrie fait venir beaucoup d'argent, on puiſſe, avec cet argent, tirer de l'étranger, & quelquefois de fort loin, une denrée qui ſoutient les tranſports les plus longs, & qui ſe conſerve pluſieurs années ſans altération; au lieu que la plupart des autres graines ſe conſervent infiniment moins longtems, & ſe tranſportent moins bien. En 1713 le froment ſe vendoit ici 6 liv. de France le quarteron, ce qui revenoit au moins à 28 liv. le quintal, & l'on régloit ce qu'il étoit permis à chacun

d'en acheter. Il y a huit ans, il n'étoit pas fort éloigné de ce prix, & vous éprouvâtes la même diſette; il y aurait eu famine dans toute la Suiſſe, ſi l'on n'avoit pas fait venir des graines, non ſeulement du Piemont & du Milanez, mais de la Sicile & de la Barbarie. Le mays que l'on ne recueille qu'en Octobre n'eſt pas mangeable d'abord; s'il n'eſt pas ſéché exactement, & ce deſſéchement demande bien plus de ſoins que celui du bled, il ſe gâte très-vite, & quelque bien recueilli qu'il ſoit, ſans paroître alteré, il acquiert dès le mois de juin une âcreté ſenſible qui le rend moins agréable & qui annonce qu'il eſt moins ſain. D'ailleurs la propriété qu'il a d'engraiſſer très-promptement tous les animaux auxquels on

en donne, prouve que ce n'eſt point une nourriture auſſi ſalutaire que le froment, qui ſans les engraiſſer autant, leur donne de la fermeté ſans dureté, & de la ſaveur; il paroît par là qu'il ne donne pas une fibre forte, & ne ſeroit-ce point une des cauſes de cette infériorité phyſique & morale, bien conſtatée, de pluſieurs peuples de l'Amérique qui ne vivoient que de mays? M. LINGUET n'a pas été appellé à gouter des préparations de ſarrazin ou de millet; s'il les avoit goutées, il ne conſeilleroit à perſonne de les ſubſtituer à celles de bled; & quand ces plantes fourniroient un aliment auſſi agréable & auſſi ſain, elles auroient des inconvéniens réels: tous les millets effritent les terres, au point que ſi on les ſeme quelquefois dans

le même terrein, il n'eſt plus propre à rien pendant longtems; c'eſt pour cela que cette culture, recommandée trop légérement il y a quelques années, eſt abſolument décréditée; le bled ſarrazin, dont le produit eſt quelquefois conſidérable quand il réuſſit, n'a pas le même inconvénient, mais il eſt de toutes les plantes la plus délicate, & celle dont le ſuccès eſt le plus incertain; la plus légere intempérie dans les ſaiſons, réduit la récolte à rien, & l'on peut hardiment établir que les pays en Europe, qui fonderoient leur ſubſiſtance ſur les ſarrazins, courroient riſque d'éprouver très-fréquemment des famines. (*g*).

(*g*) On en ſeme peu dans ce pays, où l'on ne s'en ſert preſque que pour l'engrais de la volaille, mais on n'y ſeme que du ſar-

Je ne ſavois pas avant le *Mémoire* de M. LINGUET qu'il n'y eut point de pauvres en Irlande & en Ecoſſe, mais je ſavois que quand la police ne les éloignoit pas, on en trouvoit beaucoup dans les pays riches, parce que c'eſt là où ſe jettent les indigens des pays pauvres. Je ne croyois pas, & permettez-moi de vous le dire, Monſieur, je ne crois pas encore qu'un *ſac de bled arraché de plus à la terre, y faſſe germer un pauvre*, que ce ſeul ſac de bled pourroit faire vivre au moins quatre

---

razin bréton, & comme les mois de Juillet, Août & Septembre, qui ſont ceux qu'il paſſe en terre, ſont aſſez ſouvent très-ſecs, peut-être qu'il vaudroit mieux ſemer le grand ſarrazin qui réuſſit mieux dans les années ſéches.

mois (*h*); mais j'ai vû que là où il y a un épi de bled à glaner, dix pauvres, qui en ont beſoin, y accourent

---

(*h*) Ce qu'on appelle ici un *ſac de froment* doit peſer deux cents livres; & un Médecin de mes amis très-éclairé a fait à Lyon avec beaucoup d'exactitude, l'expérience ſuivante : 301 livres de froment moulues, ſans ſéparer le ſon, ont donné 297 livres de farine, qui a fait 484 livres de pâte, & 439 de pain chaud, qui s'eſt réduit à 430, & ce pain eſt très-bon. Un ſac qui peſe 200 livres donnera donc 286 livres de pain, & ſi l'on veut en ôter vingt livres pour le retranchement d'une partie du ſon, on aura 266 livres de très-beau pain, dont deux livres par jour ſuffiront certainement à la ſubſiſtance très-honnête d'un homme, qui avec ces 266 livres pourra donc vivre cent trente trois jours, & au moins

rent de très-loin ; & quand on admettroit ce que dit M. LINGUET *qu'il n'y a des êtres forcés de mandier ignominieuſe-*

---

quatre mois en eſcomptant la dixme, les frais de mouture & ceux de cuiſſon, & il me paroit, d'après ce calcul, qu'un homme iſolé qui n'auroit que trois quarts d'arpents de terrein dont il pourroit très-bien cultiver un demi arpent à la bêche pour y ſemer du bled, & qui dans l'autre partie cultiveroit quelqu'un des légumes dont je parlerai plus bas, ſur-tout des choux, recueilliroit au moins huit cents livres de froment ; il auroit à ſix cents livres de quoi vivre, & quand il ne lui en reſteroit que deux cents livres à vendre, cela lui fourniroit le ſel & la graiſſe dont il auroit beſoin ; la paille lui procureroit aſſez d'engrais. Je doute qu'aucun autre emploi de ſon terrein en comeſtibles lui rapporta une ſubſiſtance plus ſûre & plus ſaine.

ment leur pain que sur les sillons qui le produisent en abondance, en comparant cette proposition avec la petite quantité de bled qu'il faut à l'homme pour vivre, on comprendroit aisément qu'il est impossible que ce soit parce qu'il y a un superflu d'alimens dans son pays qu'il est obligé d'y mourir de faim.

J'espere que tout ce que j'ai dit désabusera M. LINGUET de l'idée que lui ont donné quelques Médecins mal instruits sur les dangers du pain, qui est surement le plus salubre des alimens, & qu'en examinant de nouveau toutes les circonstances des pays où il croit, il jugera que ces pays sont riches ou pauvres à proportion de la bonté de leur sol, & que jamais l'abondance d'un aliment sain ne peut conduire à la mendicité.

Si le monopole (*i*), ſi les mauvais réglemens, ſi les mauvais raiſonnemens ſur le commerce des graines, ſi les erreurs de culture, ſi celles de manipulation, ſi les friponneries de commerce, ont avec raiſon irrité M. LINGUET, ce n'eſt pas la faute du bled, dont on s'occuperoit beaucoup moins,

---

(*i*) Le monopole peut porter ſur tout, quand il ſe trouvera des miſerables qui ne craindront point de le faire. Je viens de lire dans les nouvelles publiques qu'un monopole de foin, dans une partie de l'état eccléſiaſtique, réduit à ne ſavoir comment nourrir les chevaux : un monopole de pommes de terre, de mays, de ſarrazin ſeroit plus aiſé qu'un monopole de foin, & avec de l'argent, on déterminera toujours le plus grand nombre des payſans à vendre le matin, l'aliment qui doit les nourrir à midi.

ſur le commerce duquel on auroit fait moins de ſpéculations, & moins de ſophiſmes, s'il n'avoit pas une valeur auſſi réelle; valeur, qui quand elle pourroit être remplacée pour le particulier qui ne cultive que ce qu'il lui faut pour vivre, & qui ne ſe déplace pas, ne peut jamais l'être pour les Miniſtères qui ont à pourvoir des flottes & des armées qu'on ne peut pas pourvoir autrement, & à former des magazins pour les années où les denrées manqueroient; & l'on ne peut pas emmagaſiner des denrées fort volumineuſes, & qu'il faut changer fort ſouvent. Il ſeroit bien dangereux de confier ſa ſubſiſtance à des graines qui ſont plus ſujettes à des accidents que le froment, dont les recoltes peuvent par là même venir à manquer, &

dont on n'a pas pu faire des provisions pour ces cas là ; on s'exposeroit à des famines très-fréquentes ; & c'est une denrée bien commode que celle dont la surabondance dans certaines années peut être tournée au profit des années de disette. D'ailleurs, l'avantage qu'a le pain, quand il est bien fait & bien cuit, de se garder très-longtems, de se transporter, d'être toujours tout prêt, de n'avoir besoin d'aucune nouvelle cuisson, est bien précieux, & appartient peut-être exclusivement au pain, puisque les autres compositions faites avec des pates non fermentées ne se conservent pas à beaucoup près aussi longtemps.

J'aurois encore quelques remarques à faire sur quelques autres objets de ce *mémoire*, mais je n'aime point

à penſer ſi longtems autrement que ſon auteur, & je finis avec plaiſir par parler d'un objet ſur lequel nos idées ſont preſque les mêmes, ce ſont les pommes de terre. Je ſuis perſuadé, & je l'ai dit dans un ouvrage prêt à paroître, qu'il y a peu d'alimens auſſi ſalutaires, & qu'il n'y a point de farineux non fermenté dont on puiſſe manger une auſſi grande quantité. Je le crois fort préférable au mays, au ſarazin, au millet & même au ris: on peut en manger, ſans dégoût, à peu près auſſi ſouvent que du pain; il n'a beſoin d'aucune préparation; au ſortir de la terre, on peut le bouillir & le manger: c'eſt bien de tous les fruits des deux Indes (*k*) celui dont l'Europe doit le plus

(*k*) On doit les pommes de terre, (*So-*

bénir la découverte; on ne peut trop en encourager la culture, & je ne puis trop en recommander l'uſage; mais cependant il y a quelques obſervations

---

lanum tuberoſum,) qui ne ſont pas les patates (*convolvulus caule viridi repente*,) à l'Amiral DRAKE qui, dans ſon premier voyage les trouva en 1578, dans les isles qui ſont à l'occident du détroit de Magellan, & les rapporta dans ſa patrie. Pendant près d'un ſiecle, ce ne fut preſque qu'en Irlande qu'on les cultiva. Il n'y a pas cinquante ans qu'on les cultive dans ce pays, & il n'y en a que vingt qu'elles y ſont très-communes. Elles ne ſe répandirent même pas en Angleterre, auſſi rapidement qu'on auroit dû le penſer, quoiqu'en 1671, on eut publié dans les *Tranſ. Phil.* N°. 90, qu'elles avoient été de la plus grande reſſource en Irlande dans une diſette qu'il y avoit eu l'année précédente.

à faire qui assureront toujours la primauté au bled. La pomme de terre est beaucoup plus volumineuse que le bled ; c'est-à-dire qu'à égal volume elle pese moins & contient moins de nourriture ; elle sera donc, soit par cette raison, soit parce qu'étant molle, elle soutient mal les longs charrois, moins propre à être transportée, & cependant, il faudra la transporter, s'il y a des pays où elle soit nécessaire & où elle manque. Il est vrai qu'elle s'accommode du très-mauvais terrein, & son sol natal auroit dû le faire présumer, mais elle n'aime pas le bon, elle y vient moins bonne : il y a une différence très-considérable entre les pommes de terre de nos lieux montueux, & celle de nos plaines grasses : celle des lieux humides est mauvaise, désagréable & a

une âcreté qui m'en feroit craindre un long uſage. En ſecond lieu, dans les années très-ſéches elle vient ſi mal, que l'année derniere, par exemple, on n'a pas eu le tiers de la recolte ordinaire, & ſi l'on comptoit uniquement ſur cette recolte, comment y ſuppléer, quand elle auroit manqué : on ne peut pas en avoir de l'année précédente, parce qu'elle ne ſe conſerve pas même une année entiere ; à moins qu'on ne prit beaucoup plus de précautions que le payſan n'en peut prendre, elle germe & devient mauvaiſe. Le particulier aiſé qui les aime, peut, il eſt vrai, en conſerver avec ſoin quelques-unes, juſqu'à ce qu'il commence à en avoir de fraiches qu'il a fait planter de très-bonne heure, mais je crois que pour

le payſan pauvre il faudroit compter un eſpace de près de trois mois où il n'en auroit point, & cet eſpace eſt long. En troiſieme lieu, elles gèlent aiſément; quand elles ont gèlé elles ne ſont bonnes à rien, & le payſan eſt rarement logé de façon à s'aſſurer de ne pas les perdre dans les hyvers très-froids; elles périrent preſque généralement chez les payſans dans les trois jours du grand froid de Janvier 1776, qui ne fut cependant pas au deſſous du 10e degré. Ainſi voilà pluſieurs inconvénients auquel le bled n'eſt point ſujet, & il eſt bon de remarquer que la pomme de terre exige beaucoup de ſoins (*l*).

(*l*) Pour s'en aſſurer, ſi l'on n'en a pas vû cultiver ſoi-même, il n'y a qu'à lire ce que vous en dites dans le *Socrate Ruſtique*, où vous faites ſi bien connoître

Il eſt donc bien démontré que le bled a beaucoup d'avantages, même ſur les pommes de terre, qu'il faut comme le dit très-bien M. LINGUET, manger en nature plutôt qu'en pain; mais je n'en rends pas moins toute la juſtice poſſible à M. PARMENTIER qui a pris beaucoup de peine pour les accréditer, & pour perfectionner l'art de la Boulangerie. On lui a, à ce dernier égard, des obligations qui n'ont peut-être pas été encore aſſez ſenties, & qu'on ne peut trop reconnoître, & je ne puis que don-

---

toute leur valeur, & où vous détaillez avec tant de netteté les ſoins de culture que Klioch leur donnoit, & qui lui produiſoient une recolte abondante, mais bien inférieure cependant à celle à laquelle on peut parvenir.

ner des éloges à l'habileté & à la patience avec laquelle il eſt parvenu à faire de la farine ſuperbe & du très-bon pain avec des pommes de terre. Je conviens qu'il auroit tort, s'il diſoit au payſan, laiſſez les pommes de terre en nature, & ne les mangez qu'en pain; mais ce n'eſt ſurement pas ſon intention, tout annonce qu'il n'en a que d'utiles; & quand on conſacre ſes travaux au bien public, lors même que le ſuccès ne répondroit pas à l'eſpérance, & ce n'eſt pas le cas de M. PARMENTIER, on devroit être à l'abri d'une cenſure amere. Occupé de tous les farineux dont il a ſi bien aprécié les qualités & les avantages, M. PARMENTIER a pouſſé ſes opérations auſſi loin qu'il l'a pu, & il eſt parvenu à cette découverte, qui non ſeulement eſt ſans danger, elle ne rendra

point les pommes de terre inutiles, elle n'enfantera ni magasins, ni monopoles, ni famine, mais qui peut être réellement très-utile. Si dans la grande abondance des pommes de terre, le laboureur en prenoit du dégoût, si ses domestiques se plaignoient qu'il ne leur donne rien d'autre, il pourroit quelquefois faire du pain pour avoir cette diversité qui plaît à tout les ordres; & puisqu'il est très-difficile de conserver les pommes de terre d'une récolte à l'autre, de la farine préparée dans la saison la plus morte de l'hiver avec une partie des pommes de terre, pendant qu'elles sont encore excellentes, seroit une ressource pour vivre de leur pain dans un tems où on ne les a plus en nature. Quand l'idée de faire du pain de

pomme de terre ſeroit auſſi funeſte que M. LINGUET le dit, elle n'eſt point de M. PARMENTIER; il y a très longtems qu'on l'avoit eſſayé: M. MUSTEL & M. ENGEL, bons citoyens l'un & l'autre, s'en étoient occupés pour remplir le vœu du payſan qui le déſiroit; mais leurs eſſais n'avoient pas complettement réuſſi: M. PARMENTIER a découvert cette méthode que l'on cherchoit avec empreſſement, & il rendroit un grand ſervice aux pays où l'on eſt obligé de faire uſage du millet, du ſarrazin, du mays, s'il pouvoit auſſi trouver un moyen d'ôter à ces farines leur viſcoſité; ajouter à la ſalubrité des alimens ordinaires dans un pays, c'eſt ajouter à la ſanté, à la force, à la durée de la vie de chaque individu, c'eſt mériter la couronne civique à

plus juſte titre qu'en ſauvant la vie à un ſeul citoyen, & je ſais bon gré à M. FRANÇOIS *de Neuchateau*, cet aimable ami de M. LINGUET, qui réunit la ſageſſe de la Philoſophie à des connoiſſances très-étendues, & aux plus grands talents pour la poéſie; je lui ſais bon gré, dis-je, de rendre plus de juſtice à M. PARMENTIER, & d'avoir conſacré dans de très-jolis vers le motif de ſes travaux (*m*), les obligations qu'on lui a, & la reconnoiſſance qu'on lui doit. Les auteurs du journal de Médecine ont auſſi très-bien fait ſentir l'utilité de cette découverte, mais ils ont eu ſoin d'avertir en même tems que ce pain, quelque bon qu'il ſoit, eſt inférieur à celui de froment.

(*m*) Le plaiſir de faire le bien
Eſt le prix de l'homme qui penſe.

Voilà, Monsieur, les principales observations que j'ai faites sur l'ouvrage de M. LINGUET, & que j'ai cru utile de proposer à ceux qui auroient pu se laisser subjuguer par son autorité. Des hommes plus instruits que moi sur tous les objets dont il s'est occupé, pourront peut-être les discuter avec plus de détails. Je finirai cette lettre par remarquer, que quoique la culture du bled ne soit pas ruineuse, & que le pain soit un bon aliment, je suis cependant persuadé, comme je l'ai déjà dit, que peut-être assez généralement, on cultive trop de champs, & cette erreur est encore très-répandue dans ce pays où elle a cependant déjà diminué. Je ne voudrois pas qu'on y recueillit moins de bled; au contraire, je voudrois qu'on y en recueillit davantage,

puiſque quelquefois il nous en manque ; mais je crois que pour cela, il faudroit, comme je l'ai déjà dit, ſemer beaucoup moins, & je ſuis perſuadé d'après les meilleurs ouvrages œconomiques, d'après les obſervations que m'ont communiqué des gens inſtruits par l'expérience, & d'après les principes de la plus ſaine phyſique, qu'en ſemant moins de bled, & en faiſant de ſes champs un autre emploi, on auroit autant de graines, & pluſieurs autres productions très-utiles. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on revint aux principes de votre ſage KLIOCK, & qu'on s'attacha un peu plus à ce ſyſtème d'agriculture ſi ſimple, ſi ſage, & ſi complettement juſtifié aujourd'hui par une expérience de trente ans, que vous avez expoſé avec tant de netteté & d'élégance : on a lu votre ouvrage

avec le plus grand empreſſement, on vous a loué, on vous a admiré, on s'eſt enthouſiaſmé de votre Sage, bien plus digne de ce nom que la plupart de ceux que la Grece encenſoit, mais votre ouvrage a eu le ſort de tous les bons livres, il a operé trop peu de changemens; on voit les nouvelles routes, elles ſont belles, dit-on, mais elles ne ſont pas ſures, & l'on reſte dans l'ancienne.

Qu'un homme, par exemple, qui a trente arpens de terres aribles, & des prés naturels à proportion, qui ſéme par là même toutes les années vingt arpens, dix en bled & dix en maïs, c'eſt l'uſage dans ce pays, eſſaye, de n'en ſemer que ſept; il aura par ce retranchement trois arpens dans chaque quartier à conſacrer à d'au-

tres uſages; qu'il en ſeme trois dans le meilleur terrein en luſerne, trois en ſain-foin, (*n*) qui eſt peut-être le meilleur des fourrages, qui s'accommode d'aſſez mauvaiſes terres, qui dure au moins douze ans, preſqu'auſſi longtems que la luſerne, qui ſe paſſe mieux d'engrais, à qui très-peu de plâtre de trois en trois ans ſuffit (*o*); il eſt certain que ces dix arpens, année commune, fourniront au moins à l'entretien de deux chevaux & de quatre bêtes à cornes, ou ce qui vaudroit bien mieux à celui de

---

(*n*) Le ſain foin eſt ce qu'on appelle *eſparcette* dans ce pays; *Onobrychis*: nous appellons ſain-foin ce qu'ailleurs on appelle *luſerne* (*Medica.*)

(*o*) Tous ces faits, je les établis d'après mes propres obſervations.

ſept ou huit bêtes à corne, (*p*) dont le profit ſeroit beaucoup plus conſidérable que celui de ces ſix arpens, ſi trois étoient en bled, & trois en maïs, médiocrement cultivés, & ce ſeroit un profit ſûr, parce qu'ayant ſes terres mieux fumées, pouvant leur donner un ou deux labours de plus, ſes recoltes ſeroient certainement plus abondantes & moins caſuelles,

---

(*p*) Trois chevaux ne peuvent pas manger annuellement la premiere coupe de ſix arpens ſemés en luzerne & en ſain-foin; ainſi comme ces plantes fourniſſent une ſeconde coupe très-abondante, la luſerne toujours une troiſieme, quelquefois même une quatrieme, & le ſain-foin ſouvent une troiſieme, il y auroit de reſte à ces ſecondes coupes, & au ſurplus de la premiere, pour l'entretien de quatre bêtes à cornes.

puiſque la force des productions diminue les caſualités : il auroit donc autant de grains, il pourroit en vendre la même quantité & même plus, parce que du produit de ſes vaches, & de celui des trois autres arpens dont je n'ai pas encore parlé, il tireroit des nourritures qui, au gré des vœux de M. LINGUET, ſeroient en diminution du pain ; il ſeroit donc & mieux nourri & plus riche. Sa nourriture ſeroit encore augmentée du produit des trois autres arpents, dont je voudrois qu'il fit une eſpece de potager. C'eſt la méthode de votre ſage dont les ſuccès que l'on avoit cru d'abord exagerés, non ſeulement ſe ſoutiennent depuis trente ans, mais augmentent même conſidérablement, & ce qui le prouve

démonſtrativement, c'eſt que ſes compatriotes l'imitent. De ce potager il en ſémeroit une partie en mays qui lui fourniroit pour l'engrais de ſes cochons & de ſa volaille; une autre en raves d'Alſace, ſoit de l'eſpece printaniere, ſoit de la groſſe; une bonne portion en pommes de terre; le reſte en carottes jaunes, légume ſain, léger, ſavoureux, qui n'eſt point délicat, qui s'accommode auſſi ſimplement que la pomme de terre, & en choux qui abandonnés à eux-mêmes, ou très-peu ſoignés, donneroient toujours plus de belles têtes qu'il n'en faudroit pour ſa conſommation : l'excèdent de tous ces légumes lui fourniroit un excellent aliment pour ſes moutons & ſes vaches, les carottes ſont très-utiles pour les chevaux même, & les choux ſuperfluslui donneroient un des meilleurs

engrais. Je ne doute pas un moment qu'il ne fût beaucoup mieux nourri & beaucoup plus riche, ſans êt e plus fatigué, ſur-tout ſi à cet uſage il pouvoit joindre quelques autres corrections dans ſon agriculture.

La premiere, propoſée déjà ſouvent, ſeroit de ne pas ſemer enſemble le ſeigle & le froment, deux graines qui, quoique du même genre, ne veulent ni le même ſol, ni les mêmes ſoins, qui ne meuriſſent point dans le même temps, & qui ne ſont jamais auſſi belles réunies que ſéparées. Quand le ſeigle a bien réuſſi, le froment eſt preſque enveloppé, ſa floraiſon ſe fait mal, & ſes grains meuriſſants ſans air, n'ont ni la même groſſeur, ni la même conſiſtance que ceux du froment ſemé ſeul.

La seconde seroit de ne pas laisser les foins aussi longtems sur la plante, premierement parce qu'il est bien démontré que la plante est beaucoupmoins nourrissante pour les animaux quand elle est en graine, & en second lieu parce que dès que la fleur est tombée, la plante se nourrit uniquement par la racine, & épuise par là même la terre.

Enfin qu'il nourrit un plus grand nombre de moutons, mais qu'au lieu de les nourrir dans les écuries closes & chaudes où ils périssent, il les nourrit dans des enclos, près de sa maison, en cloison serrée, de six ou sept pieds de hauteur, du côté du nord, & en cloison moins serrée à cinq pieds de hauteur des autres côtés, sans toit, ou avec un toit de deux pieds au nord.

Les

Les expériences les plus exactes & les plus constantes depuis plus de vingt ans, prouvent que c'est le seul moyen de faire prospérer ces animaux, de n'en point perdre & d'avoir de plus belles laines & de meilleures viandes; & ces observations ne sont point de celles qu'on peut révoquer en doute, elles ont été faites avec la plus grande exactitude par M. D'AUBENTON, l'un des plus grands observateurs de nos jours, l'homme le plus versé dans la connoissance des animaux & le plus exact à tenir compte de ses observations, & cela dans un pays plus au nord & surement moins chaud que Lausanne, & dont le climat paroît devoir être celui de Zurich, & de la plus grande partie de la Suisse. Ce grand physicien a constaté que ces ani-

maux ne craignent ni le froid, ni la neige, ni la pluye, & que la grande chaleur eſt le ſeul ennemi qui leur nuiſe: obſervation que confirme bien le ſoin que l'on a en Eſpagne de les faire paſſer, avant les chaleurs, des plaines de l'Andalouſie dans les montagnes de la vieille Caſtille; il ſemble au contraire que dans ce pays on ne craint pour eux que le froid; on les tient dans des étables qui ſont des étuves, & on les perd.

Voilà, Monſieur, une bien longue Lettre, je ſerai flaté, ſi vous penſez comme moi, & j'en ſerai bien plus ſûr d'avoir raiſon.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1er Août 1779.